

PROLOGUE

Berlin, 19 décembre 1939

La réception de Noël avait commencé depuis peu quand Gerda Korzeny et son accompagnateur arrivèrent à 8 heures et demie, ce soir-là. La neige était tombée en abondance, et ils tapèrent des pieds pour la faire tomber de leurs chaussures avant d'entrer dans le hall et de tendre leurs manteaux et chapeaux de fourrure à une employée. Gerda ôta ses bottes, les rangea près de la porte et sortit de son sac des escarpins à talons bobine qu'elle enfila. Elle s'examina dans le grand miroir du hall d'entrée, lissa sa robe de soirée et remit ses cheveux châains en place du bout des doigts. Voyant que son compagnon souriait derrière elle, elle eut une petite moue amusée.

— Voilà, c'est mieux, dit-elle. Je me sens plus humaine maintenant.

Souriant toujours, il vint à son côté et la prit par le bras. Avec ses bottes noires rutilantes et son uniforme impeccablement ajusté, il avait fière allure.

— Nous faisons un beau couple, dit-elle en effleurant son menton d'un doigt ganté. Quel dommage que nous ne soyons pas mariés. Pas ensemble, du moins.

Le sourire de l'homme s'évanouit et il entraîna Gerda vers le grand salon adjacent. La moitié des invités devaient

être arrivés ; une bonne centaine de personnes issues de la haute société de la capitale bavardaient en petits groupes sous le lustre étincelant qui illuminait la vaste pièce. Des serveurs en veste blanche et des serveuses en tablier passaient de groupe en groupe avec des plateaux chargés de verres de champagne.

Gerda scruta la foule dans le brouhaha ambiant, y cherchant des visages familiers. Elle repéra des personnes du milieu du cinéma qu'elle avait côtoyées lors de ses années de star du studio UFA. Il y avait des acteurs, comme Emil Jannings, l'homme bedonnant au grand front et au rire tonitruant. Elle reconnut également des réalisateurs, producteurs, dialoguistes et autres compositeurs. Malheureusement, nombre de ceux qu'elle connaissait le mieux avaient émigré depuis longtemps. À Hollywood, pour la plupart, ou dans des pays d'Europe où les questions de politique et de religion étaient moins susceptibles de leur attirer des ennuis avec les autorités.

Outre le monde du cinéma, il se trouvait aussi des artistes et des écrivains parmi la foule, ainsi que des célébrités du sport et certains de ces riches Allemands se comportant avec eux en mécènes, à l'instar du comte Harstein, ancien partenaire financier de l'équipe de course automobile des Flèches d'argent. On dénombrait également quantité d'invités arborant l'uniforme de l'armée de terre, de la marine et de l'aviation, ainsi que ceux représentant diverses branches du parti en place. Un de ces derniers, un officier SS, lui rendit son regard avec une certaine froideur.

Gerda se tourna vers son compagnon et murmura :

— Juste ciel, l'immonde Fegelein est là. Sois gentil : arrange-toi pour qu'il ne s'approche pas de moi.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que, mon cher Oberst¹ Karl Dorner, cet homme est un répugnant hypocrite qui va tenter de me pousser à trahir mon mari en une minute, et essayer de me séduire dès la minute suivante. Je préférerais éviter d'avoir à me le coltiner ce soir.

— Et que veux-tu que je fasse à cela ?

— S'il vient à m'embêter, j'apprécierais que tu te montres galant en lui mettant ton poing dans la figure.

— Je ne sais pas s'il serait bien sage de frapper un des proches de Himmler, pour un officier de l'armée de terre.

— Dans ce cas, réfléchis à une manière élégante de donner une bonne leçon à un arriviste sans scrupule.

— Je l'aurais fait avec joie il y a quelque temps, répondit Dorner. Seulement, il se trouve que les arrivistes dirigent l'Allemagne, de nos jours, et ils ne sont guère enclins à laisser leurs supérieurs l'oublier. Mais je ferai de mon mieux pour l'occuper.

Gerda lui sourit.

— Ce n'est que pour une heure ou deux... Ensuite, on pourra s'en aller. J'ai les clés de l'appartement d'un ami, qui ne reviendra pas à Berlin avant la nouvelle année. Nous aurons donc le reste de la nuit rien que pour nous.

L'officier sourit, prit sa main et y déposa un baiser.

— Voilà qui me rend bien impatient.

Il la sentit frémir à son contact.

— Tu n'aimerais pas être avec moi toutes les nuits, mon amour ? lui murmura-t-elle. On mériterait bien ce bonheur, non ?

Il soupira.

— Écoute, nous en avons déjà parlé. Je t'ai dit que je ne divorcerai pas avant de pouvoir me le permettre. Et si tu quittes l'imbécile à qui tu es mariée, il ne te laissera rien du tout. De quoi vivrait-on alors ?

1 Colonel en allemand.

Elle lui coula un regard grave.

— On serait ensemble, au moins. Ça ne te suffirait pas ?

— Non, certainement pas. Et à toi non plus, d'ailleurs, vu ton train de vie et tes goûts. Alors laissons les choses comme elles sont et profitons plutôt de ce que nous avons déjà. Non ?

— Mais j'en ai assez, moi, de te voir une fois de temps en temps, un soir ou un après-midi. Je te veux rien que pour moi, tu comprends ? Finalement, je crois que tu me considères uniquement comme un bon coup... Je me trompe ?

Il se figea, puis afficha un rictus mordant.

— Peut-être même pas. Je dirais plutôt un coup facile.

— Salaud.

Elle s'écarta de lui.

— Tu crois être le seul homme à me convoiter ? Eh bien, tu vas voir.

Gerda se dirigea vers un groupe d'invités travaillant dans le cinéma.

— Leni ! lança-t-elle en affichant un sourire radieux.

Une femme en costume pantalon, aux traits masculins et aux cheveux bruns à hauteur d'épaules, lui ouvrit les bras en lui rendant son sourire. Elles s'embrassèrent, puis Gerda salua ceux qu'elle connaissait et fut présentée aux autres.

Dorner l'observa un moment du coin de l'œil et finit par aller rejoindre deux officiers postés en bas du grand escalier menant à une galerie qui surplombait toute la salle.

Il opina du chef en approchant. L'un était l'aide de camp avec lequel il travaillait à son bureau de l'Abwehr, les services de renseignements de l'armée allemande. L'autre, le général von Tresckow, arborait le collet à pattes rouges d'un haut gradé. Quoiqu'il n'eût pas encore quarante ans, son crâne était dégarni, délayant quelque peu la beauté classique de ses traits.

— Bonsoir, mon général, salua Dorner en s'inclinant légèrement.

— Dorner, ravi de vous revoir, répondit von Tresckow. Dites-moi, il me semble reconnaître cette femme... celle avec laquelle vous êtes arrivé.

— Cela n'aurait rien d'étonnant, mon général. Elle est actrice. Du moins, elle l'était. Gerda s'est retirée du monde du cinéma il y a quelques années.

— Gerda, bien sûr ! Mais... je croyais qu'elle était blonde ?

— Elle l'était, à l'époque. Mais le châtain est sa couleur naturelle.

Le général lorgna en direction du groupe qui s'était formé autour de Gerda. Celle-ci commençait à exercer son charme magnétique.

— Blonde ou brune, elle est superbe. Vous en avez, de la chance.

— C'est vrai.

Dorner leva son verre, avala une gorgée de champagne et s'interposa entre l'actrice et son supérieur avant de poursuivre :

— Alors, mon général, après la Pologne, que nous réserve-t-on sur le front de l'Ouest ?

Von Tresckow rit et agita un doigt en l'air.

— Ah, je n'ai pas le droit de vous donner de détails, mon cher. Mais sachez que nos amis français et britanniques vont bientôt avoir une sacrée surprise...

Le général commença à vanter la supériorité des armes et de la tactique des Allemands sur celles de l'adversaire, mais Dorner avait du mal à lui accorder son attention. Mettre Gerda dans son lit pour satisfaire son désir ne lui suffisait pas. De nature jalouse, il ne supportait pas l'idée de la partager avec quiconque. Certes, ils étaient tous deux mariés, mais elle lui avait assuré qu'elle ne couchait plus avec son mari, un juriste nazi. Pour sa part,

Dorner avait épousé une gentille fille issue d'une famille possédant une immense propriété au pied des montagnes Harz. Or, celle-ci était d'un ennui sans pareil. En tout cas, elle ne supportait pas la comparaison avec une créature comme Gerda. Là était le problème : choisir entre le confort assuré par la fortune de sa femme et l'exquise sophistication de Gerda. Mais il voulait les deux à la fois.

La salle se remplissait à mesure que d'autres invités arrivaient, et il devenait difficile de tenir une conversation dans le bruit ambiant. Une musique s'élevait maintenant d'un gramophone installé sur la galerie – un morceau enjoué chanté par un ancien artiste de cabaret encore autorisé par le parti. Le général finit par se fatiguer de parler et partit se chercher un autre verre.

L'aide de Dorner leva les yeux au ciel.

— J'ai cru qu'il ne s'arrêterait jamais. Ce type n'a aucune notion de la façon dont se passent ces soirées. Qui l'a invité ?

— Je ne sais pas, Schumacher. Mais je ne compte pas le laisser m'ennuyer plus longtemps. S'il revient, essayez de l'occuper. Je dois aller parler à quelqu'un d'autre.

— Votre amie Gerda ? À votre place, je ne perdrais pas de temps, dit Schumacher avec un signe de tête vers la salle.

Dorner se tourna et vit que quelques couples s'étaient mis à danser derrière eux – dont Gerda, qui enlaçait étroitement un jeune homme svelte en veste de velours. Elle avisa son amant par-dessus l'épaule de son cavalier et déposa un baiser dans le cou de ce dernier, qui la serra plus fort cependant que sa main descendait de son épaule à sa taille.

— Bon Dieu, grogna Dorner.

Il laissa son verre entre les mains de son aide de camp et fendit la foule vers elle. L'écartant de son cavalier, il la prit par les bras et se pencha pour chuchoter à son oreille.

Le danseur repoussé se tenait à deux pas du couple, ne sachant comment réagir. Comme les amants poursuivaient leur échange tendu, il finit par s'en retourner parmi ses amis artistes. Quelques instants plus tard, Gerda se dégagea de l'étreinte de Dorner et partit hâtivement en direction du hall. Après lui avoir jeté un regard noir, son amant la suivit.

Au même moment, von Tresckow revint au pied de l'escalier, une bouteille de champagne dans une main, un verre dans l'autre.

— Où est passé Dorner ? J'avais encore des tas de choses à lui dire.

— Je crois qu'il a décidé de partir de bonne heure, mon général.

Schumacher leva son verre en direction du hall d'entrée, et les deux hommes regardèrent Gerda enfile son manteau et changer de chaussures. Dorner s'adressa à elle, l'air grave, mais elle repoussa la main qui voulait prendre la sienne et se tourna pour ouvrir la porte. Il serra les poings, mit son manteau et son chapeau avant de lui emboîter le pas, laissant un portier refermer derrière eux.

— Que s'est-il passé ? demanda von Tresckow.

— À mon avis, dit Schumacher en avalant une gorgée de champagne, il y a de l'eau dans le gaz entre ces deux-là, mon général.

Gerda se mit à courir pour devancer Dorner dans la rue. Ses bottes crissaient sur la fine couche de neige tombée pendant le peu de temps qu'ils avaient passé à la fête. Le ciel était désormais clair, incrusté d'étoiles scintillant dans un noir de velours.

— Attends ! s'écria-t-il. Qu'est-ce que tu fais ? Gerda !

Elle entendit ses pas précipités derrière elle et était presque parvenue au bout de la rue quand Dorner lui

saisit le bras, la forçant à s'arrêter et à se tourner vers lui. La colère se lisait clairement sur ses traits.

— Comment oses-tu m'humilier de la sorte ? siffla-t-il entre ses dents.

Elle sentit l'alcool dans son haleine et lâcha un petit rire amer.

— Comment j'ose ? Mais pour qui te prends-tu, à la fin ? Je t'ai offert mon cœur. Je t'ai dit que j'étais prête à tout abandonner pour être avec toi. Et tu m'as laissé croire que tu éprouvais la même chose.

— Je ne t'ai jamais rien promis.

Elle le regarda fixement et secoua la tête avec une expression de tristesse.

— Karl, tu n'es qu'un menteur et un malhonnête, comme la plupart des hommes que j'ai connus. Tu m'as séduite et poussée à croire en un avenir que tu n'as jamais eu l'intention de partager avec moi. Je te méprise...

Le coup fut si prompt qu'elle ne le vit même pas arriver. Du revers de la main, il la frappa en pleine joue, avec force. Elle tituba, des étoiles devant les yeux, sentant déjà le goût du sang dans sa bouche.

— Espèce d'ordure...

Il se figea, visiblement effaré d'avoir ainsi perdu son sang-froid. Puis parut décontenancé, et enfin navré.

— Je suis désolé. Gerda...

— Ne t'approche pas de moi ! cria-t-elle en reculant.

Elle leva une main en le pointant du doigt.

— C'est fini, nous deux. Tu entends ?

— Non, mon amour, ce n'est pas fini.

Il avança vers elle, un sourire peiné sur les lèvres, ouvrant les bras pour l'enlacer.

— Je suis vraiment désolé. Pardonne-moi.

— Non. Ne m'approche pas, ou je crie au meurtre. Je ne plaisante pas. Et quand les gens viendront, je leur dirai que tu m'as frappée, que tu as voulu m'agresser.

Il s'arrêta, inquiet.

— Tu ne ferais pas ça.

— Essaie un peu, pour voir, le défia-t-elle. Comme ça, tout Berlin saura quel genre d'homme tu es.

— Ne fais pas ça. Je t'en prie.

Gerda le toisa avec mépris, puis effectua quelques pas à reculons avant de se retourner pour filer en direction de la gare voisine de Papestrasse et rentrer chez elle le plus vite possible, puisqu'elle ne resterait finalement pas avec Dorner. Son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine et sa joue était endolorie par le coup qu'elle avait reçu. S'il se formait un bleu, elle devrait trouver un moyen d'expliquer cela à son mari en rentrant. Même si lui-même n'était pas avare de ce genre de traitement sur son épouse, songea-t-elle amèrement.

Il n'y avait plus aucun bruit derrière elle. À chaque pas, elle sentait grandir sa colère envers la lâcheté dont Dorner faisait preuve en refusant de se battre pour elle. Même quand elle lui avait fait des reproches, elle espérait toujours à moitié le voir changer son fusil d'épaule. La vérité, c'est qu'elle voulait être avec lui. Rien que lui. Et elle avait besoin que ce sentiment soit réciproque — raison pour laquelle elle l'avait provoqué en dansant avec quelqu'un d'autre, ce soir.

Elle poursuivit son chemin sur la grande avenue menant à la gare, croisant de temps à autre quelques passants qui avançaient tête baissée contre le froid, emmitoufflés dans leurs manteaux. Alors qu'elle approchait de l'entrée de la gare, elle vit la lueur rouge d'une cigarette dans l'ombre du porche d'un commerce. Instinctivement, elle adressa un sourire au fumeur. Une voix rauque lui demanda alors :

— C'est combien ?

Elle l'ignora et pressa le pas. Une centaine de mètres la séparait encore de l'entrée de la gare et, dans un brusque accès de panique, elle se rendit compte qu'il n'y avait

personne d'un côté ou de l'autre de la rue. Elle maudit Dorner de ne pas l'avoir suivie.

Un toussotement se fit entendre derrière elle, et Gerda jeta un regard par-dessus son épaule : l'homme à la cigarette avait quitté l'abri du porche et commençait à la suivre. Elle accéléra encore mais, à mi-chemin de la gare, elle se retourna de nouveau et vit qu'il avait gagné de la distance. La peur s'empara d'elle et elle se mit à courir en voyant un homme en uniforme sortir de la gare.

— Hé ! cria-t-elle en levant un bras dans sa course. Monsieur !

L'homme en uniforme vint à sa rencontre – un contrôleur de train, d'après sa tenue.

— Que se passe-t-il, mademoiselle ?

— Il y a un homme, là...

Elle désigna le trottoir derrière elle. Mais il n'y avait personne en vue – pas un chat, ni la moindre lueur de cigarette.

— Où ça ? s'enquit le cheminot.

— Il était là. Il me suivait.

— Je ne vois personne. Vous en êtes sûre ?

— Je..., commença Gerda avant de prendre une grande inspiration. Peu importe. Ce n'est pas grave.

— Il n'y a pas de mal, mademoiselle, ricana-t-il. On imagine facilement des choses quand il fait noir. Croyez-moi.

— Je n'ai rien imaginé, dit-elle sèchement. Excusez-moi.

Sur ce, elle entra dans la gare et gagna la salle d'attente jouxtant le quai pour les départs à destination de la gare d'Anhalt. Des braises rougeoyaient encore dans un poêle et conféraient à la salle une chaleur réconfortante. Les seules autres personnes présentes étaient un homme obèse en habit de travail et une femme très menue, qui devait être son épouse, songea Gerda. Ils lui adressèrent un furtif signe de tête, mais aucun mot. De loin en loin, elle jetait un

coup d'œil à travers la vitre en direction du quai, mais ne vit aucun signe de l'homme qui l'avait suivie.

Dix minutes plus tard, son train entra en gare et les trois voyageurs sortirent de la salle d'attente. Tandis que le couple embarquait dans l'avant-dernière voiture, Gerda monta dans la dernière et prit place dans un siège regardant vers l'arrière du train. Quelques portes claquèrent, un sifflet retentit, et le train s'ébranla. Tandis qu'il filait dans la nuit, traversant les banlieues enténébrées de Berlin, Gerda se détendit un peu et souleva le rideau de la fenêtre pour sonder l'obscurité. Elle était furieuse contre Dorner et envisageait déjà d'essayer de le reconquérir, ou bien de venger son orgueil blessé.

Il y eut alors un cliquetis suivi d'un appel d'air froid avant que la porte de la voiture ne se referme. Lâchant le rideau, elle se tourna et vit qu'un homme venait d'entrer dans le wagon. Ses yeux s'écarquillèrent en le reconnaissant.

— Vous...